

CHRISTOPHER DI OMEN

Le monstre

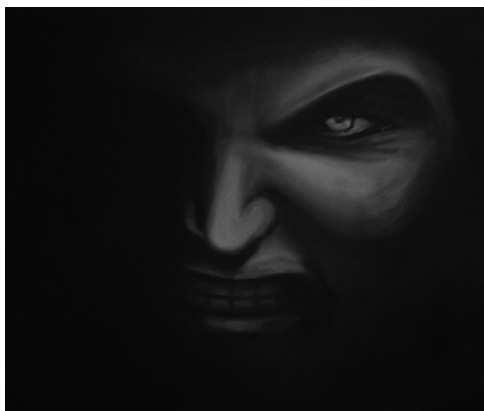


Un schizophrène d'occasion

Roman

Fondation littéraire Fleur de Lys

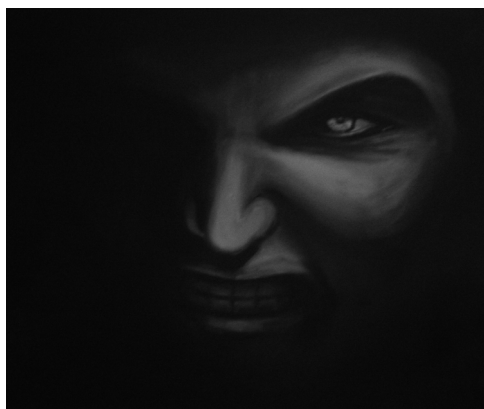
Le monstre



Un schizophrène d'occasion

CHRISTOPHER DI OMEN

Le monstre



Un schizophrène d'occasion

Roman

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le monstre – Un schizophrène d’occasion,
roman, Christopher Di Omen
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2011, 82 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : <http://manuscritdepot.com/>

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l’autorisation écrite de l’auteur. Tous droits de traduction et d’adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d’un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l’autorisation écrite de l’auteur.

Disponible en version numérique et papier

ISBN 978-2-89612-376-6

© Copyright 2011 Christopher Di Omen

Illustration en couverture : Françoise Bardin Borg

Dépôt légal — 2^{ème} trimestre 2011

Bibliothèque et archives nationales du Canada,
Bibliothèque et archives nationales du Québec

Imprimé à la demande au Québec.

Table des matières

Présentation.....	11
-------------------	----

Dédicace.....	13
---------------	----

* * *

Le grand fils d'un petit homme.....	15
-------------------------------------	----

Le petit-fils d'un grand homme	39
--------------------------------------	----

* * *

À propos de l'auteur.....	67
---------------------------	----

Du même auteur	69
----------------------	----

Communiquer avec l'auteur.....	71
--------------------------------	----

Édition écologique	77
--------------------------	----

Achevé d'imprimer	79
-------------------------	----

Présentation

Le monstre est mon sixième livre. Je suis schizophrène. Ma maladie, je ne la considère pas comme un handicap, malgré que parfois oui. Les images qui me viennent dans la tête durant des psychoses me sont très utiles en tant qu'auteur. Je m'assume entièrement dans ma maladie. J'espère à ma façon démystifier mon mal et mieux faire accepter mes semblables. Mon quatrième livre *Mes ami(e)s - Opuscules d'un auteur* n'a pas intéressé ma maison d'édition. J'ai très mal pris ce revers et je me suis remis en question. Je me suis rappelé de mes débuts, lorsque j'avais écrit deux pièces de théâtre pour enfants. Le bonheur que j'avais ressenti en regardant l'émerveillement dans le visage des petits lorsqu'elles ont été jouées au Salon du livre de l'Outaouais m'a donné l'idée d'écrire un livre pour eux, pour retourner à mes racines. Ce que j'ai fait dans mon cinquième livre *i VS Omën*. Mais à la fin de ce livre, j'ai été pris d'un grand chagrin. Celui de

Le monstre – Un schizophrène d'occasion

savoir que deux de mes amis ne le liront jamais. C'est leur histoire et celle de leur monstre qui m'ont inspiré la première nouvelle. Ce monstre prétend être schizophrène et avoir fait une psychose. Ce que prétend aussi le monstre de la deuxième nouvelle. Cette facilité qu'ont tous ces personnages immondes à vouloir tous se faire déclarer fous dans le but de passer un séjour dans un hôpital plutôt qu'en prison. C'est ce que je cherche à porter à votre attention avec ce livre. Ces histoires romancées sont basées à 95% sur des faits qui se sont réellement produits. J'ai changé les noms et les dates pour éviter les poursuites et protéger les survivants.

À Notre Père qui êtes aux cieux :

– Pourquoi nous as-tu abandonnés ?

Le grand fils d'un petit homme

8 avril 2006, il est 22h30, c'est une soirée exceptionnelle, dans le sens qu'il fait très chaud aujourd'hui dans la petite banlieue de Chelsea au nord de Montréal. Emmanuelle est sur la terrasse. Cette jeune femme de 27 ans est tout ce qu'on peut appeler « *une femme merveilleuse* ». Elle est mariée à Paul Tronc, un chirurgien réputé de l'hôpital Le Gardeur. Elle a eu deux enfants avec lui, Andréa et Éric. D'ailleurs, son fils de 6 ans qu'elle surnomme Commandant vient la rejoindre à l'instant. Il est dans le cadrage de la porte patio tenant dans ses bras « *Lulu* » son dinosaure en peluche. – *Maman, il y a un monstre dans la fenêtre de ma chambre !* Dit Éric. Emmanuelle réplique d'un air réconfortant : – *Mais non, mon garçon, des monstres, ça n'existe pas. C'est seulement l'arbre à côté de la maison qui a trop poussé et maintenant, ses branches frottent contre ta vitre. Je vais téléphoner à oncle Luc demain matin pour lui demander de*

venir l'émonder. Viens près de moi mon Commandant, je vais te dire quelque chose. Éric s'approche et se blottit contre sa maman qui dit : – *Tu n'as pas à avoir peur quand maman et papa sont là, il ne peut rien t'arriver. Ton père et moi, nous allons toujours te protéger.*

Effectivement, le vent souffle fort sur les arbres, une branche brisée est tombée près d'Emmanuelle qui a décidé de rentrer se coucher peu de temps après qu'Éric l'eût fait. Mais avant de monter à sa chambre, elle a décidé de descendre au sous-sol embrasser son mari. Il était devant son ordinateur, dos à sa femme. – *Que fais-tu, chéri?* Dit-elle, tout en s'approchant de son amour. Elle se rend compte au même moment qu'il a la verge sortie et constate aussi avec effroi qu'il s'amuse avec, en regardant un film porno gay. – *Là, je comprends beaucoup de choses, mon gars.* S'émute-elle. Elle monte finalement à l'étage en ne disant aucun autre mot, mais pas sans s'être mise à pleurer à chaudes larmes.

Au matin, Paul se verse un café et va s'asseoir près de sa femme et de ses deux enfants à la table, il n'embrasse personne. – *Comment ça va ce matin ?* Dit-il à tous. Éric répond seul : – *Bien merci, papa !* Sa femme, vous comprendrez reste silencieuse, mais Andréa, sa fille de trois ans, personne ne s'explique pourquoi, mais elle n'aime pas son père et ne lui répond pas elle non plus. Après quelques minutes d'un silence lourd, on sonne à la porte. Ce sont les parents de Paul qui arrivent pour garder la petite. Éric, quant à lui, part au même moment pour

prendre l'autobus qui l'amènera à l'école. – **Bonjour ! Comment allez-vous ce matin ?** Dit Germaine, la mère de Paul. – **Bien maman, mais Emmanuelle n'est pas de bonne humeur ce matin.** Répond Paul. – **Ah bon ! Et pourquoi ?** Réplique Charles son père. Emmanuelle finit par ouvrir la bouche. : – **Je suis trop émotionnée pour vous en parler.** Et d'un air qui ne cache pas le mépris qu'il a pour le peu d'éducation qu'a selon lui, sa femme, Paul dit : – **Inculte ! Émotionné, ce n'est pas un mot. Mais bon, le langage étant fait pour exprimer nos pensées, mes parents et moi avons quand même compris ce que tu voulais dire.** En vérité ce mot existe. Emmanuelle rétorque : – **Est-ce que le génie qui éclaire les membres de ta famille trouverait plus convenable le mot « dégoûtée » ? Ce mot est plus près de ma pensée. – Dégoûtée de quoi ? De qui ?** Questionnent tour à tour Germaine et Charles. Paul espère que le sujet ne va pas aller plus loin en disant : – **Bon, on va la laisser tranquille. Comme je vous l'ai dit, elle n'est pas d'humeur.** Charles poursuit en disant : – **Ben, ce n'est pas le genre d'accueil auquel s'attendent des gens qui viennent rendre service. Mais venant d'elle, il n'y a rien qui m'étonne.** Emmanuelle réplique : – **Je vous saurais gré de ne pas utiliser la troisième personne lorsque vous parlez de moi en ma présence, et qui plus est, dans ma maison.** Le père de Paul perd patience et dit : – **Bon, nous on s'en va, vous vous arrangerez pour vous trouver quelqu'un d'autre pour garder. – Votre fils est gay!** Dit sur un ton sans équivoque Emmanuelle. – **Notre fils a toujours été un homme joyeux, bon**

on y va, Germaine ! Dit Charles en feignant l'ignorance tout en bousculant sa femme dehors avant même qu'elle n'ait fini de mettre son manteau. Les parents de Paul sont des gens très religieux, on pourrait même dire des fanatiques. Alors l'idée d'avoir un fils homosexuel serait pour eux la pire des calamités. – ***Bon, j'espère que tu es contente, là ?*** Dit Paul à sa femme, une fois ses parents partis. Emmanuelle termine en disant : – ***Contente ne serait pas le mot que j'utiliserais. Inquiète plutôt, inquiète à l'idée que tu m'aies trompée avec des hommes sans te protéger et que tu m'aies transmis le sida. Inquiète que cette foutue maladie, je l'aie attrapée avant d'avoir des enfants avec toi. Et que maintenant on leur ait transmis à tous les deux et hypothéqué leur vie. Inquiète de ce que je vais devenir en tant que mère monoparentale sans emploi. Non ! Je ne suis pas du tout contente de ce qui m'arrive. J'ai tout misé sur toi, ta carrière, tes enfants, mais je ne vivrai pas une minute de plus dans le mensonge. Je vais demander le divorce. En attendant, va vivre chez ta maman et ton papa sans tache et parfaits que tu chéris tant !***

Paul arrive dans le stationnement, dans la section réservée aux médecins de l'hôpital où il travaille. Il ne trouve pas de place libre. Il devra donc aller se stationner un peu plus loin dans la cour qui est pratiquement vide. Mais au lieu de cela, il se dirige vers les places pour handicapés, près de la porte d'entrée. Il ne reste qu'une seule place qui était sur le point d'être prise par une vieille dame de 70 ans, laquelle affiche son carton bleu illustré en blanc

d'une chaise roulante dans son pare-brise. Paul la coupe et prend sa place. La vieille dame débarque de sa voiture et lui dit : – *Je suis arrivée avant vous ! En plus, vous ne me semblez pas du tout handicapé.* Paul lui répond : – *Allez vous stationner ailleurs. – Je suis vieille et j'ai beaucoup de difficulté à marcher. J'ai mal aux jambes, c'est d'ailleurs pour cela que je viens à l'urgence. Vous n'avez même pas de carton bleu dans votre pare-brise vous autorisant à prendre cette place.* Dit la vieille dame. – *Je m'en fous, je suis médecin, j'ai tous les droits dans un hôpital !* Rétorque Paul en quittant les lieux.

– *Docteur Tronc, je viens vous voir au sujet du patient Justin Lajeunesse. Devrons-nous le préparer pour l'opération ?* Dit l'infirmière de Paul en entrant dans son bureau. Paul répond – *Non, il est trop petit et sa tumeur au cerveau est trop grosse. Il n'y a rien que je puisse faire pour lui.* L'infirmière rajoute : – *Que dois-je dire à la mère ?* Paul répond d'un air désinvolte : – *La mère est de toute évidence en syndrome post-natal. Lui dire que son bébé va mourir n'est pas une bonne idée pour l'instant.* L'infirmière encore : – *Dois-je lui infuser un antidouleur ?* – *Non ! Pour deux raisons. La première, c'est que sa mère est sur l'assistance sociale, donc c'est l'hôpital qui devra défrayer les coûts de la morphine et c'est très dispendieux. Nous avons déjà dépassé notre budget du trimestre et il n'y a qu'un mois écoulé. Deuxièmement, de toute façon, le patient JLAJ 20060406 n'a que trois jours, il a la conscience d'un animal, il ne*

ressent donc pas la même douleur que les humains comme nous. Dit Paul en terminant.

Paul entre dans le condo qu'il vient de s'acheter en compagnie de son agente d'immeuble. : – ***Comme vous pouvez le constater monsieur, je vous ai fait faire un beau bouquet de fleurs pour vous remercier de votre achat et vous accueillir dans votre nouvelle demeure dans un parfum de rose.*** Dit la dame. Paul s'approche sans rien dire de la table sur laquelle les fleurs sont installées, prend le bouquet ainsi que le vase, ouvre la porte du balcon et balance le tout en bas sans regarder s'il y avait quelqu'un qui aurait pu le recevoir sur la tête. Il revient à l'intérieur et dit : – ***Je déteste les fleurs. Vous devriez pensez à acheter à l'avenir des œuvres d'art à vos clients. Surtout un acheteur comme moi qui vient de vous donner une commission de sept pour cent de trois cent mille dollars.*** La vendeuse a tourné les talons et a dit en quittant les lieux : – ***Encore une fois, merci monsieur, bonne chance et bonne journée.***

C'est la fin de l'année scolaire, Éric entre dans la maison en pleurant. – ***Mais qu'est-ce qu'il y a, Éric?*** Dit Emmanuelle. Éric répond : – ***Tu m'avais dit que j'étais pour avoir une bicyclette si je réussais mon année. Eh bien, j'ai passé avec mention d'excellence et ils ne me l'ont pas donnée.*** – ***Ben, mon garçon, ce n'est pas l'école qui va***

t'acheter ton vélo, c'est moi. Nous irons au magasin en fin de semaine et tu t'en choisiras un, ok ?
Termine sa mère.

Emmanuelle et Paul ont décidé de passer la journée ensemble, avec et pour les enfants à La Ronde, un parc thématique à Montréal. Éric sait qu'il n'a pas le droit de monter dans le manège des montagnes russes qui a pour nom Le Monstre, car il est trop petit. Mais comme toujours, pour faire à sa tête, il insiste auprès de son père. Paul glisse un billet de vingt dollars au responsable et lui dit : – ***Je crois qu'avec ça, mon fils est maintenant assez grand, non ?*** – ***Ben non, c'est que la barrière du siège qui l'empêche de tomber est trop basse pour un enfant de cette grandeur, je ne peux pas le laisser monter dans ce manège.*** Dit l'homme incrédule. Paul réplique d'un ton décidé : – ***Bon, voici un autre vingt dollars, je pense qu'avec ça, la barre de protection vient de monter d'un cran.*** Finalement, le préposé l'a laissé monter. Éric, quant à lui, n'a pas beaucoup apprécié son tour. Étant effectivement trop petit, il a passé la majeure partie du temps dans le fond du banc, ne voyant rien de ce qui se passait.

Les semaines ont passé et Paul qui semblait s'adapter à sa nouvelle vie a changé carrément d'attitude lorsqu'il a appris de ses enfants qu'un homme venait souvent voir leur mère. Ce matin, il est devant la maison et compte en découdre avec l'intrus dont la voiture est devant la porte. Il a attendu plus de 3 heures avant que John, le nouvel amant d'Emmanuelle, sorte. Le voilà sorti, Paul

s'approche agressivement de l'homme et lui dit :
– *Tu n'as pas honte de venir baiser ma femme devant mes enfants ?* John réplique : – *D'abord, je fais l'amour à Emmanuelle, mais certainement pas devant les petits. Ensuite, vous êtes séparés, et à ce que je sache, pour toujours. Emmanuelle ne veut plus rien savoir de toi.* Emmanuelle a vu Paul devant la maison. En colère, elle sort et dit à ce dernier : – *Qu'est-ce que tu fous ici ce matin ? C'est fini, final bâton entre nous. Y aura pas de retour possible, as-tu bien compris, là ? Maintenant, sacre ton camp avant que je téléphone à la police pour t'interdire de remettre les pieds chez moi.* Paul, qui est tout rouge de colère, dit : – *Je suis encore chez moi ici, la maison est à mon nom.* Emmanuelle répond : – *Ben selon les clauses de notre mariage, elle est à moitié à moi. Oblige-moi pas à la vendre et faire changer Éric d'école. Il adore son professeur et s'entend bien avec les autres élèves. Va-t-en ! À l'avenir, je veux que tu téléphones avant de débarquer. Je vais m'assurer, dans le futur, qu'il n'y ait personne ici quand tu viendras.* Paul, en retournant à sa voiture, dit : – *Là, je dois partir travailler, on n'a pas fini ensemble, j'ai encore des petites nouvelles pour toi.*

Quelques jours se sont écoulés depuis l'altercation avec John. Paul croit qu'Emmanuelle a eu le temps d'oublier et lui téléphone : – *Bonjour, mon tendre amour !* Emmanuelle, parlant avec un rythme saccadé, répond : – *Mon tendre amour ! Mon tendre amour ! Comment oses-tu dire cela aujourd'hui ? Tu crois que c'est de l'amour que tu m'as montré*

l'autre jour en venant t'en prendre à mon copain ? Tu crois que c'est de l'amour que j'ai vu dans le regard haineux que tu m'as jeté ce matin-là ? Tu crois que c'est de l'amour que tu m'as montré en disant à tes parents que tu leur donnais tout ce qu'ils veulent dans ma maison ? Ils sont venus hier durant mon absence chercher pratiquement tout ce qui avait de la valeur ici. Ils ont même pris mes propres peintures que j'ai faites. Pire encore, ils ont même pris ma robe de mariée. Grosse comme elle est ta mère, veux-tu bien me dire qu'est-ce qu'elle va faire avec ça ? Et maganée comme elle est, ton père ne va sûrement pas vouloir fêter leurs noces d'or en faisant une répétition à la Céline Dion de leur mariage. J'ai toujours su que ces gens-là étaient foncièrement méchants. Ils peuvent bien prier du matin jusqu'au soir leur Jéhovah : « Pardonnez-moi, Seigneur, pour mes péchés ». Oui « torpinouche » qu'ils ont des affaires à se faire pardonner, ces deux-là. On sait de qui te vient ta méchanceté légendaire. Je croyais pouvoir te changer au fil des ans, mais c'est peine perdue, personne ne réussira cet exploit. Même si tous les plus grands psychiatres du monde s'unissaient pour le faire, ils n'y arriveraient pas. Je t'ai donné la garde des enfants une fin de semaine sur deux comme tu me l'as demandé. J'ai fait les affaires comme tu me l'as demandé. Tu as même pris trois cent mille dollars de notre compte conjoint sans m'en parler. Pourtant, on s'est entendus que cet argent était pour Éric et Andréa, pour subvenir à leurs besoins et à leurs études universitaires. Je n'ai rien dit, en espérant que tu

ne pigeras plus jamais dans ce compte. Tout simplement parce que je veux avoir la paix, la sainte paix ! M'as-tu compris ? La sainte paix, la sai...
Et Emmanuelle a raccroché le téléphone.

Emmanuelle trouve qu'Éric, malgré son jeune âge, est assez mature pour avoir la permission d'aller se promener seul jusqu'au coin de sa rue, à environ trois cents mètres. Mais elle l'a tout de même bien informé des mesures de sécurité qu'il faut respecter. Autant en ce qui concerne la sécurité routière que les autres. Je parle ici des dangers de se faire enlever. – ***Éric, il y a des gens très méchants dans le monde, de véritables monstres, bien humains ceux-là, qui enlèvent les enfants dans les rues. Ils les kidnappent et souvent les enfants ne revoient plus jamais leurs parents. Alors, si tu vois une voiture s'arrêter près de toi, tu cours vite te réfugier chez un voisin et de là, tu me téléphones et je vais aller te chercher. Tu m'as bien compris ?*** Voilà ce qu'Emmanuelle lui a dit la première fois qu'elle lui a permis d'aller chez son ami quelques maisons plus loin.

Nous sommes samedi, John ne travaille pas les fins de semaine et vient rendre visite à Emmanuelle. Il n'est pas encore 10 heures et il n'est pas encore rentré dans la maison qu'Andréa lui apporte une bière. Visiblement très gêné de la situation, il murmure à sa copine ceci : – ***À l'avenir, je vais attendre que les enfants dorment avant de prendre une bière. Il semble bien que je sois associé à ça maintenant. Elle pense que je viens ici pour ça. Je me***

sens pas mal alcoolique là. Emmanuelle esquive un sourire et lui dit de ne pas s'en faire avec ça.

Un matin, alors qu'Emmanuelle vient déposer les vêtements propres d'Éric dans sa commode, elle ouvre le tiroir et s'aperçoit qu'il contient au moins cent lettres. Tout ce courrier vient des maisons de sa rue. – ***Mais qu'est-ce qu'il a fait là ? Ce vilain garnement ! Mon Dieu, la honte que je vais avoir pour retourner tout ça à leurs propriétaires !*** Elle a attendu un samedi qu'Éric n'ait pas d'école pour aller avec lui remettre toutes les lettres à leur destinataire. Voici un exemple du retour de l'une d'elles : – ***Bonjour ! Je m'appelle Emmanuelle, j'habite ici à côté. Mon fils est comme tous les enfants, très curieux. Il se pose des questions sur tout. Et là, il se demandait qu'est-ce qu'il y avait dans toutes ces lettres que les gens avaient dans leur boîte. Eh bien, il a emporté chez moi votre courrier et l'a ouvert. Voilà, je suis ici pour vous les rendre. Je suis sincèrement désolée. Là, c'est à toi de parler, Éric !*** Éric, tout rouge, dit : – ***Je vous demande pardon !***

Paul arrive accompagné de stagiaires dans la chambre d'un patient qu'il a opéré trois jours auparavant. Il prend le dossier du patient et commence en s'adressant aux étudiants en médecine : – ***Voici le patient LDEL 19700825. Considérez toujours le patient comme un numéro, cela évitera des erreurs médicales qui seront inscrites à votre dossier au Collège des médecins pour toujours. Mais surtout, des poursuites judiciaires contre vous. Il est déjà***

arrivé plus d'une fois que deux patients du même nom se retrouvent dans la même chambre. Bien voilà, j'ai opéré ce patient il y a trois jours. Le médecin traitant lui avait diagnostiqué une appendicite. Bien, après vérification, il s'est avéré que l'organe n'était pas infecté, mais seulement le nerf. J'ai tout de même pris la décision d'effectuer une appendicectomie. J'ai tout enlevé, le nerf avec. – Docteur, le patient numéro LDEL 1970 machin truc apprécierait que vous ne parliez pas de lui comme s'il n'était pas là. Dit le patient alité. Et il rajoute : – Si j'ai bien compris votre charabia, vous m'avez enlevé mon appendice pour rien ? Paul, se tournant vers le patient, lui dit : – Monsieur... Delaroche... Cet organe est complètement inutile de toute façon. Le patient, qui montre une certaine impatience, dit à Paul : – Docteur, vous m'excuserez, mais si Dieu nous l'a mis là, c'est sûrement qu'il sert à quelque chose. Ce n'est pas parce que la médecine ne sait toujours pas à quoi ça sert que ça veut dire que ça ne sert à rien. Paul exaspéré réplique : – Bien, laissez donc Dieu en dehors de ça. Dans le bloc opératoire, le seul Dieu qui existe, c'est moi. Puisque vous semblez vouloir me contredire, je vous dirai ceci. Cet organe nous était utile à notre époque reptilienne. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un membre atrophié par rapport à ce qu'il était originalement. Un jour, il va disparaître de lui-même. L'appendice vermiculaire du caecum peut participer aux lésions de la typhlite et de la pérityphlite. Vous ayant déjà ouvert, je me suis dit que je vous éviterais une crise dans le futur, advenant encore une autre infection du nerf,

qui lui était rattaché, et de toute évidence aurait fini par vous faire faire une typhlite, c'est-à-dire une infection du tissu cellulaire voisin. Avez-vous autre chose à rajouter ou est-ce que je peux poursuivre le cours que je donne à mes élèves maintenant ? Le patient n'a rien dit et s'est affaissé dans son oreiller en faisant un grand soupir.

À la fin juin 2006, Paul invite ses parents à dîner chez lui avec ses enfants. Il espère que cela fera plaisir à sa mère qui fête son anniversaire. Éric lui avait offert un collage, qu'il avait lui-même confectionné. Il a eu le malheur d'envelopper le cadeau dans une vieille boîte de chocolats. Quand Germaine sa grand-mère a enlevé le papier d'emballage, elle s'est exclamée, toute contente : – ***Du chocolat ! Du chocolat !*** Mais quand elle a ouvert la boîte, elle fut très frustrée de voir tous ces petits bouts de papier mâché et a même "***garroché***" au loin la boîte. Jamais plus Éric ne va lui faire de cadeau, s'est-il dit en lui-même. Paul n'a pas caché dans son regard à sa mère que cette situation le rendait tout de même mal à l'aise, mais n'aurait jamais osé lui dire quoi que ce soit. Il a une admiration sans borne pour elle. Il a plutôt fait un sourire moqueur à son fils, qui n'a pas plus compris le sourire de son père que le comportement de sa grand-mère.

La soirée était avancée et n'ayant pas vu Éric depuis un moment, Charles, le père de Paul, dit : – ***Va donc voir ce que fait Éric mon garçon, y'a quelque chose de pas normal, ça fait plus de trente minutes qu'il ne m'a pas emmerdé.*** Paul ouvre la porte de la

chambre d'Éric et un énorme nuage blanc envahit le corridor. Germaine qui voit ça dit : – ***Seigneur, mais que se passe-t-il dans cette chambre ?*** Paul voit Éric en train de sauter sur son lit en faisant vi-revolter dans tous les sens une grosse boîte de poudre pour bébé. – ***Là, mon gars, tu exagères pas mal !*** Dit Paul. – ***Exagères ! Je n'appelle plus ça de l'exagération. Mais donne-lui une fessée, sinon il va te faire des coups pendables comme ça à tour de bras !*** Dit sa mère en criant. Paul réplique : – ***Je n'ai jamais frappé mes enfants, je ne vais pas commencer aujourd'hui, maman.*** Il poursuit maintenant en regardant son fils. – ***Toi, tu vas ramasser et nettoyer toi-même ton dégât. La femme de ménage ne vient pas avant jeudi. Je ne te frapperai pas, même si je suis très en colère. Mais tu vas aller te laver et t'habiller, j'appelle ta mère et je vous ramène chez elle.***

Quelque temps après l'incident de la poudre pour bébé, Éric voyant que son père ne l'avait pas encore rappelé, a décidé de prendre les devants en disant à sa mère de l'inviter à venir au cinéma voir le nouveau film *Monstre Inc. 4*, un dessin animé pour enfants de Walt Disney. Ce qu'a accepté Emmanuelle. Mais elle a informé Paul que John allait les accompagner. Paul a rouspété un peu, mais a fini par dire : – ***D'accord !***

– ***Cinq billets pour Monstre Inc. s'il vous plaît !*** Dit Paul à la dame de la billetterie. Emmanuelle se tournant vers Paul dit : – ***Ben c'est gentil à toi de payer pour tout le monde.*** Emmanuelle sait que

Paul est quelqu'un qui est près de ses sous. Elle a dit ça en faisant une grimace d'une personne surprise. On ne peut pas dire que Paul est radin, parce qu'il lui arrive parfois d'allonger facilement les billets. Mais quand il le fait, c'est d'habitude seulement dans le but d'impressionner les gens autour.

– ***Ben, ce n'est pas John avec son salaire d'apprenti qui pourrait le faire. Et si c'est toi qui payes, tu le feras avec mon argent, alors aussi bien pour moi de payer tout de suite.*** Emmanuelle s'est sentie vraiment mal et John aussi. Celui-ci a dit du tac au tac.

– ***Ben, je ne suis pas aussi riche que vous, mais le pauvre apprenti va payer le pop-corn et les consommations, comme ça, on ne sentira pas qu'on abuse de votre gentillesse.***

Le film *Monstre Inc.* était presque fini et semblait ne pas plaire à Éric plus que ça. Il décide donc d'ouvrir la boîte que son père lui avait apportée, même si ce dernier lui avait déjà dit plusieurs fois d'attendre à la maison pour le faire. Il sortit une paire d'espadrilles neuves, très belles d'ailleurs et d'une grande marque. Il les a mises dans ses pieds, s'est assis de travers sur le banc et a commencé à mettre ses nouveaux souliers dans le visage de John qui trouvait ce geste plutôt amusant. John prit le pied d'Éric dans sa main gauche et avec l'index et le pouce de sa main droite, s'amuse à faire bouger la rotule de la jambe d'Éric, qui est en culotte courte. Paul dit : – ***Bon, ça suffit, Éric ! Assieds-toi comme du monde.*** Éric obtempère à l'ordre de son père, mais rajoute : – ***J'ai envie de pipi, papa.*** – ***Le film se termine dans quelques minutes, attends***

encore un peu, on est sur le point de sortir, tu iras à ce moment-là. Lui répond son père. John, qui n'aime pas beaucoup le film lui non plus, dit : – *Je vais y aller avec toi. – Bon, je vais y aller. La façon dont je viens de vous voir taponner la jambe dénudée de mon fils, j'ai des craintes maintenant de vous laisser aller seul avec lui dans les toilettes.* Dit Paul. John a beaucoup de difficulté à cacher sa colère, mais tout de même dit : – *Je... Je... Je vais finalement me taire. Je ne voudrais pas remettre à sa place un père devant ses enfants. Moi, je sais vivre, contrairement à d'autres.*

Paul est sur la route qui le ramène chez lui. Il roule à 140 kilomètres-heure, ce qui dépasse de beaucoup la limite permise. Il a du mal à retenir sa colère d'avoir vu sa femme avec un autre homme ce soir. Des sirènes retentissent derrière sa voiture, il s'arrête. Le gendarme lui fait remarquer qu'il roulait 40 kilomètres-heure au-dessus de la limite permise. Il lui demande ensuite son permis, ses assurances et les enregistrements de la voiture. – *Je suis pressé monsieur l'agent, je suis chirurgien, je dois aller opérer d'urgence un patient.* Dit Paul avec un trémolo dans la voix. L'agent part dans sa voiture et revient rapidement à celle de Paul et lui dit : – *Bon, j'ai fait les vérifications. Effectivement, vous êtes bien médecin. Vous travaillez à l'hôpital Le Gardeur qui, soit dit en passant, est dans l'autre direction. La seule et unique raison pour laquelle je ne vous donne pas une contravention, c'est au cas où vous diriez la vérité. Nous avons des consignes très claires au sujet des situations comme celle-ci. Ne*

voulant pas me retrouver avec une note à mon dossier à cause de vous, je ne vais donc pas vous retarder plus longtemps. Mais tout de même, il ne faudrait pas abuser de votre statut, mais surtout nous prendre pour des cons. Bonne soirée, docteur Tronc, et bonne chance avec votre soi-disant opération.

– Au début des années 1900, les chirurgiens orthopédistes font face à deux problèmes fréquents de la hanche : l'arthrose et la fracture du col du fémur. Si vous êtes ici dans cette chambre aujourd'hui avec moi devant le lit de la patiente KDIO 19560705 qui dort en ce moment, c'est que vous avez déjà étudié les conséquences de l'arthrose. Comme vous le savez sûrement, avec l'usure, le cartilage disparaît. Ce revêtement permet le glissement harmonieux de la tête du fémur à l'intérieur de la cavité cotyloïdienne. Pour remplacer le cartilage perdu, de nombreux matériaux sont utilisés et mis entre la tête du fémur et la cotyle. Quand nous avons commencé à faire cette opération, nous utilisions du plâtre, du caoutchouc, du plomb, du zinc, du cuivre, de l'or, de l'argent et même, croyez-le ou non, des fragments de vessie de porc. Tous ces matériaux n'ont pas fonctionné parce que trop fragiles, trop mous, trop toxiques. Les premiers résultats convaincants sont arrivés seulement en 1923, par le docteur Peterson, lors d'une opération qu'a effectuée ce chirurgien. Cette année-là, il a extirpé du dos d'une patiente un éclat de verre qui était là depuis déjà deux ans. Il s'est rendu compte que le verre était

parfaitement supporté par l'organisme. L'observation de cette réaction lui donne l'idée d'une application orthopédique. La fragilité du verre est l'inconvénient majeur de cette méthode. Et il y a aussi la possibilité d'une nécrose de la tête fémorale liée à la section des vaisseaux pendant l'opération. C'est à partir de ces recherches que nous avons pu développer des prothèses qui aujourd'hui nous sont très utiles. Elles sont maintenant faites de plexiglas et de matériaux composites bien acceptés par l'organisme. C'est ce que j'ai posé à madame, il y a deux semaines. En parcourant son dossier maintenant, je constate que tout va bien. Mais son âge avancé risque de retarder une totale guérison, et ce, peut-être à tout jamais. Je vais donc lui prescrire de la physiothérapie qui, de toute évidence, ne changera pas grand-chose. Mais voilà, être un bon médecin est d'abord et avant tout l'art de distraire le patient pendant que la nature suit son cours. Ne croyez-vous pas, messieurs ? Dit Paul à ses étudiants dans la chambre 605 de l'hôpital. – *Je ne dors pas, docteur !* Dit la patiente avec les yeux encore fermés.

Nous sommes le 21 août 2006, dans la nuit du samedi au dimanche. Paul est assis à la table de cuisine et signe une lettre qu'il vient de rédiger. Il y a près de lui sur la table un verre rempli d'un liquide bleu et un couteau de cuisine maculé de sang. Il prend le verre, boit son contenu et se dirige vers sa chambre où il réveille l'escorte mâle qu'il s'est payée pour baiser.

Vers 8 heures du matin, Germaine et Charles Tronc sonnent à la porte de chez Paul, car ils doivent aller déjeuner ensemble ce matin. C'est l'escorte qui répond. Germaine dit : – *Qui êtes-vous et que faites-vous dans la robe de chambre de mon fils ?* Charles rajoute sur un ton agressif : – *Où est notre fils, pourquoi ce n'est pas lui qui est venu nous répondre ?* L'escorte, qui se fait appeler Rodrigo, rétorque : – *Wow, wow, les questions, ce matin ! Votre fils est dans la chambre, je ne réussis pas à le réveiller, c'est pour cela que je suis venu répondre.* Les parents tassent Rodrigo, entrent dans la maison et voient le couteau plein de sang sur la table. Là, ils sont pris de panique. Le père se dirige vers la chambre de Paul et essaie de le réveiller sans succès. Des cris de terreur retentissent. C'est Germaine qui vient de découvrir les enfants morts. Ils croient tous les deux que c'est Rodrigo qui a fait le coup et pris de panique, téléphonent au 911. – *Nous sommes au 978 des Érables, appartement 45 à St-Sauveur, nos petits-enfants ont été massacrés, le meurtrier est encore dans la maison.* Dit Charles à la dame du service d'urgence. Pendant ce temps, Germaine cache la lettre de Paul qui était sur la table dans son sac à main. Maintenant, elle sait qui est le monstre qui a fait ça.

Deux policiers sonnent à la porte chez Emmanuelle, c'est John qui répond. Emmanuelle, qui était plus loin, s'approche rapidement, inquiète, et dit : – *Qu'est-ce qui arrive, messieurs ? Dites-moi pas qu'il est arrivé quelque chose à mes enfants ? – Et bien oui, madame ! Nous avons le regret de vous*

annoncer que selon toute évidence, votre mari les a assassinés. Répond tristement un des policiers. Emmanuelle a perdu connaissance et s'est écroulée sur le sol.

Paul a d'abord été emmené à l'hôpital Notre-Dame de Montréal où il a subi un lavement de l'estomac parce qu'il a ingéré du liquide « ***lave-siège*** » pour voiture dans le but de mettre fin à ses jours après avoir assassiné froidement ses enfants. Il vient d'être transféré à l'institut Philippe-Pinel, qui se trouve à être un genre de prison et d'hôpital psychiatrique en même temps. Il doit subir une évaluation pour savoir s'il était dans un état normal lors de son crime, et s'il est apte à subir un procès. Le docteur Jean Colpron a été mandaté pour informer le juge de la marche à suivre avec lui. – ***Bonjour, docteur Tronc! Je suis enchanté de vous connaître. Je trouve juste dommage que ce soit dans ces circonstances. J'ai beaucoup étudié votre dossier et j'ai même fait des recherches sur vous sur internet. Malgré votre jeune âge, votre réputation de grand chirurgien n'est plus à faire. Beaucoup disent même que vous êtes un génie. Dites-moi ce dont vous vous rappelez de l'incident du 21 août dernier.*** Dit le docteur Colpron. Paul répond : – ***Ben, je me souviens de tout. Surtout que j'étais très en colère après ma femme. Et là, l'idée de tuer mes enfants pour la faire souffrir m'est venue. Et j'ai décidé sans réfléchir de le faire tout de sui...*** Docteur Colpron l'interrompt et lui dit : – ***Comme vous le savez, la schizophrénie est une des plus graves maladies mentales. Elle a pour conséquences une***

altération de la perception de la réalité, des troubles cognitifs et un dysfonctionnement social et comportemental important. Les symptômes sont des pensées confuses, des délires, des croyances fausses et complètement irrationnelles, des hallucinations aussi. Et dans tous les cas pratiquement, les gens ne se souviennent de rien. Si je vous ai bien compris, vous dites que vous ne vous souvenez plus de rien. Est-ce bien cela ? Paul surpris répond : – *He...Oui, c'est exactement ça.* Le docteur Colpron poursuit : – *J'informerai donc le juge Laporte que vous n'êtes pas en état pour l'instant de subir un procès. Et que je vais vous garder sous observation quelques semaines. Cela vous donnera le temps de réfléchir à votre défense. Informez votre avocat, je vous conseillerais même de dire à « vos avocats » de faire traîner la sauce le plus longtemps possible ; le temps passé en prévention est considéré comme triple. Ce qui veut dire que si vous êtes condamné dans 4 ans pour homicide volontaire et que vous prenez la perpétuité qui est de 25 ans, il ne vous restera plus que 13 ans à faire. Trouvez-vous le maximum d'argent. Servez-vous-en pour vous défendre. Ça peut faire toute la différence. Vous comprenez ce que je dis ?* Paul répond avec vantardise en étirant les mots : – *Jeeee suis bien ce que les gens disent. J'ai donc trèèèè bien compris ce que vous venez de me dire.*

Quelques heures plus tard, Paul est informé que son père est là pour lui rendre visite. Il est au parloir avec lui. Ils sont séparés par une vitre et communiquent par téléphone sous écoute. Le père

commence : – *Comment vas-tu, mon fils ? – Je vais bien, malgré que je sois enfermé peut-être pour toujours.* Répond Paul. Son père, sur un ton de réprimande, poursuit : – *Veux-tu bien me dire qu'est-ce que cette pute masculine faisait chez toi ? Tu es donc réellement homosexuel ? C'est épouvantable. Si nos amis Jéhovah apprennent cela, on va tous les perdre. Ils nous ont fouillés quand on était chez toi. Ils ont trouvé ta lettre dans la sacoche de ta mère. Elle a été accusée de dissimulation de preuve. Elle risque elle aussi de se retrouver derrière les barreaux. On dirait bien que je vais me ramasser tout seul.* La conversation s'est poursuivie durant les dix minutes auxquelles Paul avait droit. Mais en aucun moment ils n'ont abordé le sujet des enfants. Une voix dans le téléphone leur dit qu'il leur reste 30 secondes avant que la communication soit coupée. Paul dit à son père à ce moment-là : – *Je t'ai laissé une procuration en avant. Va dans mon compte conjoint et vide-le. Je ne lui laisserai rien, la maudite. Elle va souffrir.* Le père termine en disant : – *Je te l'avais dit de ne pas la marier, cette fille-là, tout est de sa faute ! C'est elle que tu aurais dû tuer.* De toute évidence, le père de Paul est un petit homme, et là, je ne vous parle pas de sa grandeur.

Dans la famille de Paul, les membres se valent tous bien les uns les autres. Comme lui a demandé son fils, Charles Tronc a vidé le compte bancaire conjoint que Paul détenait avec celle qui est encore son épouse. Cette dernière est sans le sou, en plus d'être accablée de la disparition violente des amours de sa

vie. Emmanuelle a dû faire un emprunt à la banque pour payer les funérailles. La triste cérémonie funèbre a été suivie avec un grand intérêt au Québec, dû au fait que le monstre était médecin. En prison, Paul se démarque de la majorité des autres détenus. De par son statut de médecin, il jouit d'un certain prestige à l'intérieur des murs. Ce statut, il le conservera jusqu'à ce qu'il soit reconnu coupable, si il est reconnu coupable.

Hé bien non, trois ans plus tard, le juge à la fin du procès vient de demander au jury quel était leur verdict. – ***Nous, membres du jury n'ayant pas été capables de nous entendre à l'unanimité sur un verdict de culpabilité, nous devons demander à cette Cour que l'accusé soit remis en liberté en attendant qu'un nouveau procès ait lieu.***

Les huit avocats de Paul ont réussi, par des moyens que je définirais comme « **douteux** », à faire en sorte qu'il n'y ait jamais d'autre procès.

Paul a pu reprendre son poste à l'hôpital. Il a même été accueilli par certains avec des applaudissements lorsqu'il est revenu. Mais certainement pas par la majorité, qui eux, le considéreront toujours comme un monstre.

Fin

Le petit-fils d'un grand homme

Nous sommes en juillet 2009. Il est 19 heures, Marc arrive chez son ami Georges. Georges a déjà un invité au salon, il fait les présentations : – ***Roland Giroux, je te présente mon ami de longue date, Marc Lachance. Roland est avocat. Il est le petit-fils de Roland Giroux, un magna de la finance et président d'Invincible Corporation, ou dois-je dire Corporation Invincible ?*** Roland répond : – ***En fait ça dépend, si tu le dis en anglais ou en français. Tu fais juste inverser les mots quand tu changes de langue. Que fais-tu dans la vie, Marc ?*** Marc répond : – ***Je suis serveur à l'hôtel Meridian !*** Roland, voulant impressionner son interlocuteur, lui dit : – ***Oui, je connais. Le groupe Meridian est une chaîne d'hôtels de luxe d'origine française.*** Marc surpris dit : – ***Voilà, c'est bien ça !*** Roland poursuit : – ***Je connais même très bien. Elle a été créée en 1972 par la compagnie Air Franco. Elle a été rachetée en novembre 2005 par Starhood Hotels &***

Resorts. Je sais, parce que mon grand-père m'y emmène très souvent. Nous allons plutôt dans leur restaurant, Le café Poupoury. Marc dit : – **Oui, c'est là que je travaille. C'est une grande chaîne hôtelière. Elle possède actuellement plus de 120 hôtels et complexes de luxe dans le monde entier.** Roland le coupe et rajoute : – **Les deux hôtels les plus connus d'eux sont Le Meridian Étoile et Montparnasse. Des fleurons de l'hôtellerie parisienne. – Hé ben, tu en connais autant que moi sur mon hôtel, on dirait !** Dit Marc. La soirée s'est poursuivie dans ce style tout le temps. Chaque mot que disait Marc, Roland lui expliquait tout ce qu'il savait sur ce sujet. Marc est non seulement très attiré physiquement ; bel homme, grand, blond aux yeux bleus. Mais c'est l'intellect de Roland qui l'impressionne au plus haut point.

Il est 23 heures, Georges a demandé a ses invités de partir, car il fallait qu'il aille dormir, il travaillait le lendemain matin. Nos deux nouveaux amis décident d'aller ensemble dans un bar pas loin. – **Pourquoi n'irions-nous pas au Drag ?** Dit Roland. Marc connaît ce bar, c'est un bar gai. Il n'a plus de doute maintenant sur l'orientation sexuelle du garçon qu'il aimerait bien inviter à dormir chez lui ce soir. Tout en se dirigeant vers la place choisie, Roland demande à Marc : – **Quel est ton animal favori ?** Marc répond : – **C'est le quetzal, mais on dirait que je suis le seul à connaître cet oiseau.** Roland réplique : – **Je connais ! C'est un oiseau du genre pharmachrus. Il est une espèce d'oiseau mythique**

de la forêt tropicale. Son nom vient du dieu mexicain Quetzalcóatl, qui signifie « serpent à plumes ». Pour les Mayas et les Aztèques, le quetzal était un oiseau sacré. C'est l'emblème national du Guatemala. Je sais pourquoi c'est ton animal favori. Le quetzal est l'oiseau de la liberté. Effectivement, si cet oiseau se retrouve en cage, il se laisse mourir.

Une fois dans le bar, Roland dit au barman qu'ils vont rester au comptoir toute la soirée et de lui monter une facture, qu'il va tout régler en une seule fois à la fin. – *Est-ce que tu es quelqu'un qui voyage beaucoup ?* Demande Marc en parlant fort parce que la musique du bar est forte. Roland répond : – *Énormément ! Mon grand-père m'amène avec lui dans tous ses déplacements à l'étranger. Tiens, je vais te montrer mon passeport, tu verras les places où je suis allé ces dernières années.* Roland fouille dans ses poches pour trouver son passeport mais ne le trouve pas et dit : – *Tiens, j'ai dû l'oublier chez moi ! Je n'ai pas mon porte-monnaie non plus, j'ai dû l'oublier chez Georges. Tout à l'heure, je l'ai sorti pour lui prêter cinq cents dollars. Il n'a pas reçu son chèque de bien-être social et n'avait rien à manger.* Dit Roland. – *Bien-être social ! Georges n'est pas sur le BS, il travaille.* Rétorque Marc. – *Ben, il doit sûrement travailler en dessous de la table.* Réplique Roland. – *Je vais lui parler, je ne supporte pas les gens malhonnêtes.* Dit Marc, visiblement contrarié. Roland qui semblait vouloir changer de conversation, dit : – *Je vais être obligé de boire sur ton bras ce*

soir, j'irai chez moi demain matin chercher de l'argent pour te rembourser, tiens v'là mon numéro de téléphone, si tu vois que je tarde trop à le faire. Sur ces mots, nos deux comparses s'approchent pour s'embrasser. – *Viens-tu dormir chez moi ? J'habite juste à côté. Heureusement, parce qu'avec les bières qu'on a bues chez Georges et celles ici, je commence à être soûl pas mal.* Dit Marc. Roland a acquiescé et Marc a sorti sa carte de guichet et demandé au barman de lui donner l'addition. Le barman lui a remis la facture et le terminal portatif pour payer. Marc a entré son code d'utilisateur (NIP) et terminé la transaction. Tout de suite après, nos deux amoureux sont partis, Marc lui, en titubant.

Le lendemain matin, Marc se réveille et s'aperçoit que Roland n'est pas dans le lit. Il constate aussi qu'il n'est pas dans l'appartement. Mais le voilà qu'il rentre avec des fleurs et des croissants. – *Hé ben, tu es drôlement gentil !* Dit Marc. Roland enchaîne : – *C'est rien voyons, ça me fait plaisir.* Ils s'assoient à la table et commencent leur repas quand Marc se décide à poser une question : – *Je me suis réveillé cette nuit et tu « zigonais » après moi, j'espère que tu nous as protégés ? Je n'ai jamais fait ça sans protection.* Roland ne répond pas et dit : – *Pour ta gentillesse de m'avoir invité au bar hier, j'ai décidé de t'emmener à Québec pour la fin de semaine avec moi. J'ai réservé l'hôtel et les billets de train. Je dois aller chercher ma voiture là-bas. – Ben, heu... Oui, pourquoi pas, mais où*

as-tu trouvé le temps de faire toutes ces réservations, les fleurs et le déjeuner ? Dit Marc. Roland répond sans gêne : – *Ben, j'ai utilisé ton ordinateur pour les réservations.* Marc, surpris, dit : – *Ben voyons, ça prend mon mot de passe pour ouvrir mon ordi !* Jouant les génies, Roland réplique : – *Ben 99,9 pour cent des gens utilisent le nom de leur animal favori comme mot de passe et toi tu m'as dit hier que c'était le quetzal, alors je l'ai trouvé du premier coup. Si tu utilises ce mot de passe partout, tu devrais le changer, beaucoup de « hackers » savent ça.* Marc, vraiment étonné, ne dit rien. Mais dans sa tête, se demande bien d'où sort ce génie devant lui. Il est heureux d'avoir rencontré ce garçon, mais en même temps, son intelligence lui fait peur.

Marc et Roland sont à la gare Windsor de Montréal, Marc dit à Roland : – *Pendant que tu vas chercher les billets, moi je vais trouver un guichet automatique, pour me prendre un peu d'argent.* Roland qui semble contrarié dit : – *Non, non, c'est moi qui paye tout, tout le « week-end ».* *Je ne veux pas que tu sortes ton porte-monnaie de la fin de semaine.* Jamais personne n'avait été comme ça avec Marc auparavant. Habituellement, c'était plutôt lui qui payait tout le temps. Même s'il se sentait mal, Marc a accepté, se disant qu'il aurait bien le temps de lui rendre la pareille. Parce qu'il semble qu'il commence à s'amouracher de cet être exceptionnel.

Dans le train, Marc s'est endormi sur l'épaule de son nouvel amant. Il essaie tant bien que mal de se remettre de sa cuite de la soirée d'hier. Il s'est réveillé seulement pour manger la petite collation qui était servie à bord et s'est rendormi tout de suite après. Le trajet Montréal-Québec a duré 3 heures 30 minutes.

Une fois rendus à la gare de Québec, Roland informe Marc qu'ils vont prendre un taxi jusqu'au Château Frontenac. – *Au Frontenac, qu'on va ? Cool !* Dit Marc.

Arrivés à l'hôtel, Roland dit à Marc d'aller au bar l'attendre pendant qu'il s'occupe d'aller chercher les clés à la réception. Roland dit à la réceptionniste : – *J'ai une réservation. – Très bien, monsieur ! Et votre nom ?* Dit la réceptionniste. – *Voici ma carte de crédit avec laquelle j'ai déjà payé pour la nuit, mon nom est dessus.* Poursuit Roland.

Après avoir emporté dans leur chambre leurs bagages qui se résument à pas grand-chose, puisqu'ils ne sont là que pour deux nuits, Marc et Roland vont déjeuner au restaurant de l'hôtel. Ils sont accueillis par une très élégante hôtesse. – *Bonjour, monsieur Giroux, nous sommes heureux de vous revoir. Votre table habituelle est libre sur la terrasse. Voulez-vous vous asseoir là ?* C'est Marc qui répond : – *Oui madame, on va prendre celle-là, il fait super beau dehors.* Tout en se dirigeant vers leur table, Marc rajoute : – *Hé ben dis donc, c'est clair que ce n'est pas la première fois que tu viens ici.*

Nos amis dégustent leur repas, tout ce qu'il y a de plus cher sur le menu, agrémenté d'une bouteille de vin à 250 dollars. Nos deux jeunes garçons semblent être des amoureux en pleine lune de miel. Ils se prennent souvent la main, sous le regard indifférent des gens qui sont autour. À l'exception d'un couple d'amoureux qui leur esquive quelques beaux sourires approbateurs tout au long du repas. – **Lachance, es-tu parenté avec Fernand Lachance de la région des Bois-Francis ? Il est connu pour avoir inventé en 1957 un plat bien québécois. Notre fameuse poutine nationale.** Dit Roland. – *Ah bon, je ne savais pas, non je ne crois pas être parenté avec lui.* Réplique Marc surpris. Roland continue : – *Avant d'être restaurateur, il travaillait dans la construction. C'est un client qui lui a demandé de créer ce mets. Il se serait exclamé « Ça va faire une maudite belle poutine ! », d'où le nom de la recette. Aujourd'hui, ce produit se vend partout dans le monde.* Voyant qu'ils avaient terminé de manger, le serveur s'approche et demande : – *Désirez-vous autre chose, messieurs ?* Roland répond : – *Non, ça sera tout, Maurice ! Pouvez-vous m'apporter la facture au comptoir en avant ? Je vais aller vous régler là-bas, car j'invite mon ami et je ne veux pas qu'il sache combien ça a coûté.* – *Pas de problème, monsieur Giroux !* Dit le serveur en quittant la table avec Roland.

Après leur repas, Roland dit à Marc qu'il doit aller récupérer sa voiture au garage et invite celui-ci à aller l'attendre dans la chambre pendant qu'il fait ça. – *Oui, je vais aller faire une sieste. J'étais déjà*

encore magané d'hier et là, la bouteille de vin m'a juste saoulé encore. Dit Marc

Roland est revenu 3 heures plus tard. Il réveille Marc et lui dit : – ***Ça te tentes-tu de faire l'amour ?*** Marc répond encore endormi : – ***C'est sûr ! Prends la boîte de condoms dans mon sac.*** Roland, les yeux attristés, dit : – ***Ben, je n'aime pas ça, avec des capotes.*** Marc lui réplique d'un trait et en essayant d'être convaincant : – ***Ben mon gars, il va falloir t'habituer, parce que moi, je n'ai pas envie de pogner des bibittes.*** Ces mots ne semblent pas avoir vraiment plu à Roland, qui dit à son tour : – ***Ben, je n'ai pas de bibittes.*** Marc, en voulant calmer le jeu, réplique : – ***Non, je ne dis pas que tu as des bibittes. C'est juste que je considère que tout le monde a le sida. Comme ça, je ne prends jamais de chance, je n'attraperai jamais cette foutue maladie et aucune autre.***

Les garçons se promènent dans le vieux Québec. Roland décide d'entrer dans la boutique Armani. Accompagné de son acolyte, Roland essaie plusieurs habits et demande à son compagnon si quelque chose l'intéresse. – ***Hé bien, y'a pas juste toi de beau ici, tout est beau.*** Dit Marc. – ***Ok, alors, va m'attendre dehors.*** Dit Roland en faisant semblant de le bousculer vers la sortie.

Roland a acheté plusieurs habits pour lui-même et une belle chemise pour Marc. Il lui demande de la mettre avant d'entrer au restaurant Le cochonnet.

Marc enlève son chandail dans la rue et met la magnifique chemise qui lui a été généreusement offerte. Marc semble avoir trouvé un homme qui va bien prendre soin de lui. Il se sent heureux comme pas un aujourd'hui. Il ne se rappelle pas d'avoir senti son cœur battre aussi fort en la présence de quelqu'un.

Encore une fois, au Cochonnet, Roland a été accueilli par un : – ***Bonjour, monsieur Giroux, content de vous revoir !*** Durant le dîner, la conversation a porté sur la politique. Roland est quelqu'un qu'on peut sans aucun doute désigner comme un extrémiste de droite. Malgré qu'il soit gai, il semble avoir une admiration pour Adolf Hitler. – ***Avec toutes les horreurs qu'il a fait vivre aux gais et le fait aussi que tu sois le gars le plus intelligent que je connaisse, je t'avoue que là, ton point de vue m'étonne.*** Dit Marc. Après le repas, comme dans chaque restaurant où les deux jeunes hommes vont aller durant cette idyllique fin de semaine, Roland demande toujours d'aller payer au comptoir. – ***J'invite mon ami, et je ne veux pas qu'il sache combien ça a coûté.*** Dit-il à chaque fois.

À chaque boutique de grande marque devant lesquelles les amoureux passaient, Roland y entrait et chaque fois, demandait à Marc de sortir. Roland ressortait ensuite avec de splendides cadeaux tous plus beaux les uns que les autres, tous plus chers les uns que les autres aussi.

Le voyage est terminé. Roland a bien offert à Marc de faire durer leur séjour plus longtemps, mais lundi matin, c'est-à-dire demain matin, Marc doit retourner travailler.

Une fois de retour à Montréal, ils sont allés souper au Don Tiki, un des restaurants les plus dispendieux de la ville. Encore une fois : – ***Bonjour, monsieur Giroux, votre table vous attend.*** Tous ces chaleureux accueils ont beaucoup impressionné Marc qui dit : – ***Ben dis donc, partout où on va, tu es connu de tout le monde !***

Lundi matin, Marc part travailler, il commence à 7 heures. Roland est resté au lit. À la fin de son quart de travail, Marc téléphone chez lui pour demander à Roland ce qu'il a envie de manger pour souper : – ***Non, ne va pas faire d'achat, je veux que tu rentres au plus tôt, je m'ennuie de toi et je veux te faire l'amour le plus tôt possible. On décidera ce qu'on fait après.***

Marc est rentré tout de suite. Le voisin de l'appartement d'en face l'a arrêté pendant qu'il montait les marches et lui dit : – ***Je me suis fait défoncer ma porte, les voleurs n'ont rien pris, ils cherchaient de l'argent, c'est sûr. Tu n'as rien vu ?*** Marc répond : – ***Non, j'arrive de travailler.*** Le voisin lui fait remarquer que la porte commune en bas qui est toujours verrouillée n'a pas été forcée, ce qui voudrait dire que le voleur a un accès au bloc.

Marc n'a pas parlé du vol à Roland, ni demandé s'il avait entendu quelque chose. Il s'est plutôt précipité sur lui pour lui faire l'amour. Après avoir fait l'acte, Marc se lève et met son « *jean* ». Il se rend compte que ce n'est pas le sien parce qu'il est trop petit. De toute évidence, c'est le pantalon de Roland. Mais il fouille quand même dans les poches pour être certain. Il sort sa carte de guichet et ses deux cartes de crédit. Il n'y a aucun doute, son nom est sur les trois. – *Ben, ben, veux-tu bien me dire qu'est-ce que mes cartes font dans ton pantalon ?* Dit Marc, surpris. Roland qui était encore dans le lit en saute brusquement en dehors et se met à crier : – *Tu me prends pour un voleur, mon chien !* Et il prend la bouteille de bière qui est sur la commode et la balance par la tête de Marc. Marc est complètement abasourdi et dit : – *Ta réaction démesurée me fait craindre le pire. Ta culpabilité te défigure. J'ai l'impression de voir un monstre. Je te conseille fortement de partir, et ça presse, avant que je pogne les nerfs. Que je n'apprenne pas que tu as utilisé mes cartes parce que ça va aller très mal pour toi. Va-t'en ! Va-t'en !*

Une fois Roland parti, Marc se dit à haute voix : – *Bon qu.. qu... qu... qu'est qui... qui... qu'il a fait avec mes ca... ca... ca... cartes ? Mon Dieu, mon bégaiement est re...re...revenu ! Calme-toi Marc, là, commence par aller à la ban... ban... banque voir si y'a des dégâts avant de ca... ca... capoter.* Marc était bègue durant son enfance. Il avait réussi à faire disparaître son handicap à l'adolescence grâce à un thérapeute qui avait fait des miracles.

Une fois à la banque, Marc se rend compte que son compte est vide. – *Comment ce gars-là a-t-il pu retirer 23 000 dollars dans mon compte en trois jours ?* Demande Marc à la directrice qui l'a fait venir dans son bureau. – *Ben voilà, vous êtes un client chez nous avec un code un sur votre carte, ce qui vous donne le droit de sortir autant d'argent que vous avez dans votre compte et bien sûr, que ce qu'il y a dans le guichet. Ce code un n'est plus émis depuis dix ans. Nous avons dû par la loi, laisser ce code un à tous les clients qui l'avaient quand on a modifié notre système. Et dans le contrat que vous avez signé à l'époque, il est clairement indiqué que vous êtes responsable de votre NIP. La banque ne peut donc rien faire pour vous. Y'a pas juste ça ! Votre carte de crédit que nous vous avons émise est presque à son maximum, c'est-à-dire 24 567 dollars. Elle non plus, nous ne pouvons pas vous la rembourser, car les dernières transactions ont été faites avec votre NIP. Vous allez devoir rembourser le solde. Comment cet homme a-t-il bien pu avoir vos deux NIP ? Celui de votre carte de débit et celui de votre carte de crédit ?* Dit la directrice de la banque. – *Mes deux NIP son i... i... i... identiques. Il l'a vu quand j'ai payé au bar le soir qu... qu... que je l'ai rencontré. Je suis ruiné !* Dit Marc, complètement dépassé. S'étant mis à pleurer, il a préféré rentrer chez lui. – *Tenez monsieur, je vous ai sorti les relevés de transactions pour la carte de débit et celui de votre carte de crédit. Votre autre carte n'est pas de notre banque, vous allez devoir vérifier avec son émetteur. Même si cela ne fait plus une grande*

différence au point où vous en êtes rendu, j'ai remarqué que cette carte est expirée. Donc, s'il a fait des achats avec, c'est eux qui sont responsables. Bonne chance, monsieur. Sachez que votre histoire a mis une grosse ombre sur ma journée. Je suis sincèrement désolée de ne pouvoir rien faire pour vous. Sur ces mots de la dame, Marc est parti. Bien sûr, et cela est compréhensible, il n'a pas dit au revoir et encore moins merci.

Marc est assis dans le wagon du métro qui le ramène chez lui. Il parcourt la liste que lui a remis sa banque. – *Tout ce qu'on a fait cette fin de semaine a été mis sur la carte de crédit. Tous les cadeaux qu'il m'a faits, c'est moi qui les ai payés. Gucci 3567\$, Versace 2987\$, Armani 5678\$, tous les restaurants, 876\$, 239\$, 678\$, 67\$, 1234\$ le Don Tiki. Merde! Même sa prétendue voiture, il l'a louée avec ma carte.* Dit Marc à haute voix en croyant parler dans sa tête. Il fouille dans son porte-monnaie pour voir si quelque chose manque. Il remarque un bout de papier avec les noms Roland Giroux, ainsi qu'un numéro de téléphone. – *Sûrement un faux nom et un faux numéro.* Se dit-il encore. Il poursuit toujours à haute voix : – *Ben peut-être pas. Dans le bar, à ce moment-là, il ne savait pas encore qu'il aurait mon NIP. Il ne savait pas non plus qu'il aurait accès à mon pantalon. C'est peut-être la seule chose de vraie qu'il y a dans cette histoire. Je vais appeler tout de suite en arrivant à la maison.* L'homme à ses côtés lui dit : – *Vous parlez tout seul, monsieur !* Marc d'un ton menaçant dit : – *Mêlez-vous donc de vos affaires !*

En plus, je ne suis sûrement pas la première personne que vous voyez parler tout seul ici. On est dans le métro de Montréal ta... ta... ta... tabarouette.

Une fois chez lui, Marc essaye le numéro qu'il a reçu de Roland. C'est la voix d'une vieille dame au téléphone. : – ***Bonjour, madame ! Puis-je parler à Roland, s'il vous plaît ?*** La dame dit : – ***Un instant, s'il vous plaît.*** C'est Roland qui prend le téléphone et dit : ***Allô !*** Marc en colère dit : – ***Tu m'as ruiné, mon sale ! Là, demain matin, tu vas prendre la voiture que tu as louée a...a...avec ma carte et tu vas te ren... ren... rendre à Québec, avec toutes les affaires que tu as achetées avec mon argent et les rendre. Et demain, après mon travail à 14 heures, je veux voir le maximum d'argent déposé dans mon co... co... compte. – Ha, ha, ha ! Tu bégayes donc ben !*** Dit Roland, en se moquant. Marc monte le ton et dit : – ***En plus, tu te moques de mon handicap. Si demain je n'ai pas récupéré une somme substantielle, je vais à la police. – Non, non, ne va pas à la police, je vais faire ce que tu me dis. Je rapporte tout et à 14 heures, je dépose ton argent dans ton compte. Donne-moi le numéro.*** Dit Roland. Marc n'ayant jamais fait de transaction dans son compte à la caisse populaire et sachant qu'il n'y a jamais eu d'argent dans ce compte, lui donne le numéro et l'adresse de la succursale dans le même bâtiment que son hôtel et raccroche.

Le lendemain, Marc est au travail. Il est pris à partie par son patron à la fin de son quart. Il lui remet sous le nez toutes les erreurs qu'il a faites durant la journée, lui dit que visiblement, il y a quelque chose qui ne va pas chez lui. Il lui dit aussi qu'il s'est montré tolérant toute la journée, mais qu'il a reçu beaucoup de plaintes de clients insatisfaits. Sans compter la gêne qu'ils ont eue d'avoir été servis par un bègue. Mais demain, qui est un autre jour, devrait être différent de celui d'aujourd'hui, sinon il va prendre des mesures qui s'imposent.

Il est 14 heures. En principe, Marc devrait avoir un peu d'argent dans son compte à la caisse située dans le même bâtiment que l'hôtel, mais il n'y croit pas beaucoup. Il décide donc d'aller d'abord voir les policiers qui ont leur poste juste de l'autre côté de la rue pour tout leur raconter et porter plainte contre Roland. Ensuite, il ira voir à la caisse si le fraudeur a déposé de l'argent.

Marc arrive au poste de police et demande à rencontrer un agent responsable des fraudes. On le fait attendre une bonne trentaine de minutes dans la salle d'attente. Finalement, l'agent Sicard le fait venir dans son bureau et Marc commence à lui raconter son histoire. Soudain, l'agent Sicard l'interrompt et dit. – ***Je vais aller chercher un témoin, attendez-moi deux minutes.*** Marc entend l'agent Sicard rire et dire à un autre agent de venir écouter ça, ça vaut la peine et que cette histoire va faire sa

journée. Une fois les deux agents dans le bureau avec le gros sourire dans la face, Marc réalise qu’il n’est pas pris très au sérieux, mais recommence au complet à raconter sa mésaventure comme le lui a demandé le nouveau policier, l’agent Maori. Tout le long du récit de Marc, les deux policiers se sont regardés et ont ri aux éclats tous les deux. Une fois terminé, l’agent Sicard dit à Marc : – ***Voici des feuilles sur lesquelles tu vas tout écrire ce que tu viens de nous raconter. Tu vas signer chaque page, et moi, je vais remettre le tout à un enquêteur. Voici un numéro d’évènement. Ne le perds pas, c’est toujours ce numéro que tu vas devoir sortir chaque fois que tu voudras discuter avec nous.*** Marc est bien conscient qu’il vient de perdre son temps. Il n’y a rien de bon qui sortira de ses aveux. Il n’a pas du tout été pris au sérieux par les deux agents qui ont ri non seulement de ce qu’il racontait, mais aussi de son bégaiement.

Marc est maintenant au comptoir de la Caisse populaire. – ***Bonjour, madame ! Voici mon numéro de compte. Il devrait y avoir eu un versement d’argent dedans, pouvez-vous vérifier ?*** La caissière regarde son ordinateur et semble avoir vu quelque chose d’anormal et dit à Marc : – ***Si vous voulez patienter, je reviens.*** Peu de temps après, deux agents en arme s’approchent de Marc et l’un d’eux dit : – ***Monsieur Lachance, ce n’est pas aujourd’hui votre jour de chance. Veuillez nous suivre sans faire d’histoire, s’il vous plaît.*** Marc est très gêné de se voir escorté par les deux agents jusqu’au bureau du gérant de la caisse devant tout le monde.

Une fois dans le bureau, le gérant dit à Marc :
– *Vous avez fait déposer un chèque de 5000\$ dollars dans votre compte. Ce chèque appartient à madame Solange Giroux, cliente chez nous depuis 1942. Avant de déposer le chèque, nous avons fait un appel à madame Giroux qui nous a dit qu'elle ne vous a jamais remis ce chèque. Vous devriez avoir honte de vouloir voler une vieille dame de 74 ans !* Marc est très choqué de voir que cette pourriture avait essayé de soutirer de l'argent à quelqu'un de cet âge et dit au gérant. – *Ce gars n'a aucun scrupule, il volerait sa mère. J'ai été fraudé par un dénommé Roland Giroux, voici le numéro d'évènement. Je viens tout juste de faire ma déposition au poste de police en face. Vous n'avez qu'à vérifier.* Dit Marc. Le gérant calmement dit :
– *Nous avons, grâce à notre vigilance habituelle, épargné que cette femme soit dépouillée. C'est tout ce qui compte pour nous. Pour nous assurer que vous ne nous causerez plus d'ennuis, je viens de faire fermer votre compte ici. Ne remettez plus jamais les pieds dans une de nos succursales, c'est tout ce qu'on veut de vous. Je n'ai plus rien à rajouter, maintenant sortez.* Marc dit en se levant pour sortir : – *Si vous regardez les transactions qui sont passées dans mon compte depuis les quinze dernières années, vous constaterez que si j'ai fait quinze transactions dedans, c'est beau. Tout simplement pa... pa... parce que j'ai toujours trouvé que les Caisses populaires étaient une « gamique » de bien-être so... so... social. Vos clients sont tous des assistés sociaux. Votre personnel est constitué d'anciens assistés sociaux qui ont participé à des*

programmes de réinsertion sociale. C'est sûrement comme ça que vous avez commencé votre carrière. Ce n'est pas pour rien qu'ils parodient les gérants de Caisses populaires dans l'émission de télé « La p'tite vie ». Vous êtes du monde méprisant et mé... mé... mé... méprisable. Le gérant réplique avec le gros sourire et en faisant des grimaces et sur un ton qui confirme les dires de Marc : – ***Mé... mé... mé... méprisable.***

Marc n'a pas dormi de la nuit, il est au travail, mais là, son patron lui dit : – ***Tu n'arrives pas à te concentrer encore ce matin mon gars, tu fais plein d'erreurs. Et là, je ne te parle même pas de ton bégaiement. Rentre chez toi. Va régler tes affaires et ne reviens seulement que lorsque tu pourras être performant à 100%.*** Marc se rend au vestiaire pour aller enlever son uniforme. Sur son chemin, il aperçoit une affiche annonçant un poste en comptabilité. Il se rend au bureau du personnel pour remplir le formulaire d'application. Marc a deux certificats en comptabilité. Il croit qu'il a des chances de l'avoir. Non seulement parce qu'il a les compétences, mais aussi à cause de son ancienneté.

Marc est au coin de chez lui, il voit deux hommes tourner le coin et se diriger vers lui avec un grille-pain et une lampe et se dit : – ***Hé ben, méchante coïncidence, deux objets identiques à ce que j'ai.*** Il tourne le coin de la rue et voit des dizaines de personnes avec des meubles dans les bras. Il s'approche et voit que ces meubles sont les siens. Tous ses meubles sont sur le trottoir. Il se précipite en

courant pour dire aux gens que les choses sont à lui, et d'arrêter de partir avec. Mais tout le monde lui dit : – *C'est sur le trottoir ! Ça veut dire que c'est pour jeter, alors on prend.* Marc voit son propriétaire et se dirige vers lui en colère et lui dit : – *T'es...t'es...t'es malade, mes affaires !* Son proprio lui répond : – *Ton chèque de loyer m'a rebondi dans' face ce matin. Tu ne m'en feras pas bon-dir un autre, mon gars.* Marc réplique : – *Tu n'as pas le droit de faire ça, je téléphone à la po...po...police.* Le proprio dit, en voulant ridiculiser Marc : – *Ben téléphones-y à la po... po... po-lice!* Les gens autour se mettent tous à rire. Le proprio, jouant les prétentieux contents, poursuit et dit : – *Je vais leur montrer la vidéo qui a été prise dans l'appartement 102. On ne te voit pas, mais on voit très bien un gars aux cheveux blonds dans l'appart, et le locataire dit avoir vu ce gars sortir de chez vous une heure après le vol. Vas-y, téléphone-leur à la po...po...police, je vais te faire arrêter. Ramasse tes affaires et «déguédine» sans faire d'histoire. D'un côté, moi, ça m'arrange, mon fils a besoin de l'appartement.* Marc se rend compte qu'il a perdu. Il risque des ennuis encore plus importants s'il appelle la police. Résigné, il demande à un homme qui a sa bouilloire dans les mains : – *Je te la donne, ma bouilloire, si tu me prêtes ton cellulaire. – Ok !* Dit l'homme en lui tendant son cell. Marc appelle son père : – *Pa... pa... pa... papa, je suis dans la rue. Je su... su... suis ruiné. Je suis de... de... devant ch... ch... chez moi. Le mo...monde part avec mes affaires.* Le père répond : – *Mon Dieu, mon garçon, tu dois*

être vraiment dans la merde à te voir bégayer de même. Calme-toi, j'arrive.

Le père de Marc n'a pas pris les trente minutes que cela prend habituellement pour se rendre de chez lui à chez son fils. Mais lorsqu'il est arrivé, il ne restait plus grand-chose des affaires de Marc. À part son linge que celui-ci a réussi à mettre dans un coin. Marc a dit à son père : – ***Laisse tomber papa, c'est juste des meu... meu... meubles. Que ces vautours, non ces mon... mon... mon... monstres prennent tout, au point où j'en suis, je m'en fous. Aide-moi à mettre mon linge dans ton char. Je vais aller reprendre ma chambre chez toi quelque temps. Le temps de remettre les choses en place. Je te promets, je ne vais pas m'éterniser chez toi trop long...longtemps. C'est juste que là, je n'ai nulle part où aller. Et je n'ai même pas de quoi m'acheter à manger. – Tu es le bienvenu, mon garçon. Depuis que ta mère est morte, je me sens très seul de toute façon, ça me fera de la compagnie. Ne t'en fais pas ! Comme tu dis, c'est juste des meubles.*** Lui dit son père en le serrant dans ses bras.

Dans la voiture qui ramène notre famille chez eux, Marc raconte toute son histoire. En ne faisant pas mention de plusieurs choses, tout simplement parce qu'il avait honte d'avoir cru comme un imbécile que les belles histoires d'amour, avec prince et château, existaient vraiment. – ***Tu feras faillite. Tu recommenceras à zéro. Tu as juste 26 ans. En***

plus, tu as un bon travail. Ce n'est pas aussi terrible que quand j'ai appris que ta mère avait le cancer du poumon alors qu'elle n'avait jamais fumé. Dit Gilles. – *Ben papa, parlant de malade, débarque-moi à l'hôpital Notre-Dame. Je vais aller à l'urgence, j'ai une infection entre les jambes. C'est peut-être juste une infection urinaire, mais je vais quand même aller voir un médecin pour passer des tests.* Finit par avouer Marc un peu gêné.

– *Vous avez attrapé une gonorrhée, monsieur, je vais vous prescrire un antibiotique et prendre un prélèvement. Vous irez faire un prélèvement sanguin avant de partir.* Dit le médecin de l'urgence. – *Faites-moi passer aussi le test du VIH en même temps.* Dit Marc. – *Très bien ! Présentez-vous au premier étage du pavillon Champlain, c'est là qu'est situé le centre de prélèvement. Vous reviendrez me voir dans 48 heures à mon bureau, j'aurai reçu les résultats pour le sida.* Dit le médecin en lui remettant ses deux papiers.

Marc, le lendemain matin, est bien décidé à en découdre avec cette famille Giroux. Il a décidé d'aller au sommet. C'est-à-dire voir le grand Roland Giroux, président d'Invincible Corporation. Il a maintenant la confirmation que cet homme existe vraiment, car il voit son nom en ce moment sur le panneau au bas des ascenseurs de l'édifice de soixante étages appartenant au grand complet à cette entreprise. – *Ouais, grand-papa, tu ne te privas de rien. Rien de moins que le « Penthouse ». J'ai bien des*

choses à te raconter sur ton petit-fils ! Se dit Marc en appuyant sur le numéro 60 de l'ascenseur.

Arrivé en haut, Marc est accueilli par la secrétaire de Roland Giroux, laquelle lui dit que monsieur n'est pas là et demande à Marc quel est le motif de sa visite. – ***Je voudrais parler à monsieur des frasques de son petit-fils Roland Giroux.*** Dit Marc. – ***Ah non ! Pas encore lui. Notre Roland Giroux n'a aucun lien de parenté avec ce gars-là. Nous le connaissons bien, nous avons eu tellement d'ennuis à cause de cet homme que nous avons dû mettre nos enquêteurs sur son cas. J'ai d'ailleurs le dossier dans une filière et je peux vous dire qu'il en mène large en utilisant le nom de notre président.*** Réplique la secrétaire découragée. Marc demande : – ***Est-ce que vous pourriez me donner une copie de ce dossier ? Il y a une enquête policière sur lui en ce moment. Je l'apporterai à la police.*** La secrétaire, sans hésiter, lui a remis le dossier en question. – ***J'espère que quelqu'un va finir par arrêter ce monstre !*** Termine la secrétaire incrédule.

Marc a décidé d'aller porter le dossier au responsable de l'enquête sur sa fraude tout de suite. Sur la route, il parcourt le dossier et la peur le prend. Ce beau prince est effectivement tout un personnage aux ramifications les plus diverses, allant de la supposée trouvaille d'une mine d'or au Mexique en passant par la collecte de fonds pour Haïti, avec lesquels il achète...

Marc est dans le bureau du sergent enquêteur auquel il a remis le dossier de Roland et explique en détail ce qu'il a lu dedans. Il a déjà commencé depuis au moins cinq minutes à lui déballer ce qu'il a vu dans ce dossier : – *Avec lequel il achète des armes qu'il vend aux extrémistes Serbes par l'entremise de la branche canadienne du Klu Klux Klan.* Le sergent le coupe et dit : – *Bon, je trouve ça très intéressant, mais je vais le lire et en juger de la pertinence moi-même. Je suis allé le voir. Il a senti la soupe chaude et s'est fait interner dans une aile psychiatrique. Il est très intelligent, ce gars. Il prétend être schizophrène et avoir fait cette semaine une psychose. Il dit qu'il ne se souvient pas du tout de vous. J'ai parlé avec son psychiatre, docteur Dame. Elle, elle dit qu'elle n'a pas encore eu le temps d'évaluer cet homme, parce qu'il vient tout juste d'arriver. Il s'est présenté hier à l'urgence en disant qu'il était suicidaire. Ce qui oblige automatiquement l'hôpital à le faire interner. Il se croit intouchable maintenant, mais j'ai des petites nouvelles pour lui. La minute qu'il met un pied dehors, je l'arrête. Si ce dossier est aussi révélateur que vous le dites, je trouverai bien le moyen de lui payer la traite. J'ai déjà pas mal de choses sur lui. Il faisait des promesses d'achat sur des condos conditionnelles à la vente de son condo. Son condo en question était simplement un autre condo sur lequel il avait fait une autre promesse d'achat. Le condo n'était même pas encore à lui, qu'il y avait déjà un agent d'immeuble qui cherchait à le vendre. Et lui ramassait l'argent entre les deux. Je ne suis pas sûr si vous comprenez ce que je dis, c'est*

quand même assez complexe ? – Oui, je comprends ! Il vendait des maisons qui n'étaient pas à lui sur lesquelles il avait juste une promesse d'achat pour faire des promesses d'achat sur d'autres. Qui elles aussi, il les remettait en vente avant de les avoir payées. Et il collectait les profits entre chaque vente. Tout ça, en n'ayant même pas une seule maison à lui. Dit Marc estomaqué. – Voilà, t'as tout compris. Tu peux aller te reposer, t'as bien travaillé. Tu ne reverras probablement jamais ton argent, mais je te garantis que ce gars-là va faire de la prison. Il a intérêt à rester dans la cage de luxe qu'il s'est dénichée à l'hôpital psychiatrique et à essayer de se faire passer pour schizophrène, parce que quand je vais lui mettre la main au collet, il va payer pour tous ses crimes. Dit le sergent en montrant la sortie à Marc.

Marc entre dans le bureau du médecin qui doit lui donner le résultat de son test du sida. – *Voilà, monsieur Lachance, j'ai une bonne nouvelle. Bien, en fait, elle n'est pas vraiment bonne. Votre test sanguin révèle que vous êtes séronégatif. – Ouf !* Dit Marc. Le médecin poursuit : – *Vous m'avez dit avoir eu une relation sexuelle non protégée il y a un peu plus d'une semaine. Le VIH n'apparaît dans le sang que trente-cinq jours après la contamination. Je vais, par prévention, vous mettre sous la trithérapie. Des fois, si la contamination est récente, la médication peut détruire les quelques cellules contaminées, mais il n'y a aucune garantie. Mais des fois, je dirais même assez souvent, pour qu'on ne prenne pas de chance, on fait tout*

de suite prendre le médicament. Êtes-vous d'accord pour prendre ce médicament en attendant le prochain test dans trente jours ? Marc accepte. Il devra donc continuer durant un mois à vivre avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Deux semaines plus tard. Après ses deux semaines d'arrêt forcé du travail, le directeur de la comptabilité de l'hôtel l'appelle chez lui et dit : – ***Bonjour, monsieur Lachance ! C'est vous qui avez le poste de comptable junior sur lequel vous avez postulé il y a deux semaines. Vous commencez lundi. Vous aurez à vous occuper des dépôts de l'hôtel dans notre compte à la Caisse populaire, ici en bas. Passez le plus tôt possible là-bas pour signer le registre vous autorisant à faire des dépôts et aussi, des chèques au nom de notre entreprise.*** Marc doit aller voir le gérant de la caisse qui lui a dit de ne jamais remettre les pieds dans une de ses succursales. Comment va-t-il régler ce problème ?

Le lendemain, Marc s'est finalement dit que le gérant de la Caisse populaire lui permettrait peut-être de s'occuper des comptes de l'hôtel puisqu'il travaille là-bas. Il n'a pas beaucoup le choix, ça fait deux semaines que l'argent n'entre plus. Le chômage n'arrivera pas avant six semaines et encore, s'il est chanceux. Il va essayer de lui expliquer aussi ce qui s'est réellement passé avec le chèque frauduleux. En le voyant, le gérant énervé dit : – ***Ne vous ai-je pas dit de ne plus remettre les pieds dans une***

de nos succursales, vous ? Marc essaye de le calmer et lui explique son nouveau poste, mais sans succès. Le gérant lui dit : – *Dis à ton patron de me téléphoner, voici mon numéro.*

Marc est allé tout de suite porter le numéro à son nouveau patron. – *Je te redonne des nouvelles cet après-midi après avoir parlé avec le monsieur. Je peux t'appeler chez toi ?* Lui dit son directeur de la comptabilité avec familiarité. – *Oui, je vais rester chez moi pour attendre votre appel.* Termine Marc.

Marc est chez lui, le téléphone sonne et il répond sans faire attendre : – *Oui allô ! – Bonjour, monsieur Lachance ! Je n'ai pas de bonnes nouvelles pour vous. Monsieur Masson, le gérant de la Caisse populaire, affirme avoir les preuves que vous êtes un fraudeur. Il nous conseille fortement de se débarrasser de vous. Nous avons avisé le syndicat d'une réunion demain avec monsieur Masson qui leur montrera ces preuves. Nous avons pris la décision d'écouter ce monsieur. Vous n'êtes plus autorisé à l'avenir à revenir dans notre établissement. Au revoir.* Dit le directeur comptable. Et la ligne a coupé tout de suite. Marc n'en revient pas et se dit à haute voix à lui-même : – *Le ma... ma... ma... malheur que ce gars a... a... amené sur moi va me poursuivre tou... tou... tou... toute ma vie, c'est sûr.*

C'est le jour de la seconde prise de sang pour le test du sida. Marc est très nerveux. Il a une phobie des piqûres. Il s'assoit tout en sueur sur la chaise et tend

Le petit-fils d'un grand homme

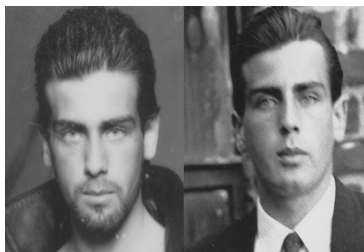
le bras à l'infirmière qui le pique. Il ne regarde pas.
Après quelques instants, il sent la piqûre sortir et
dit : – *Madame ! C'est-tu fi...fi...fini ?*

Fin

À propos de l'auteur

Christopher Di Omen est né le 30 août 1967 à Hull. Il est citoyen amérindien, plus précisément Algonquin de la bande de la rivière du Désert près de Maniwaki. Le 26 octobre 1985, il s'est fait tirer dessus lors d'un vol à main armée. Il a eu une balle au bras gauche. Et depuis, il a développé la schizophrénie et fait des psychoses tous les ans à la date anniversaire de l'évènement. La terreur l'envahit et cela le rend agressif et quand cette terreur devient trop forte, il perd conscience et c'est alors deux entités qui prennent sa place. L'une c'est i, c'est le gentil. Il est hétéro et écrivain. Il a écrit six livres cette dernière année. i est juste un petit garçon qui à un moment donné a eu une bonne idée. – ***L'idée, c'est d'être sorti de ma folie et de mes psychoses pour venir vous voir, oui, Dieu existe, je vous ai vus.*** Dit-il. L'autre entité, c'est Omën et lui, il est mauvais, mais ce n'est pas un mauvais gars. Il est gai et photographe.

***Photos d'Omën et de i,
prises à deux jours d'intervalle***



Du même auteur

La pomme – Je n’ai plus la foi, maintenant je sais

CHRISTOPHER DI OMEN

Recueil de nouvelles,
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2010, 96 pages.
ISBN 978-2-89612-334-6

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.1.htm>

Anubis – Conservation et conversation

CHRISTOPHER DI OMEN

Roman,
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2010, 112 pages, illustré.
ISBN 978-2-89612-343-8

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.2.htm>

Mes règlements de conte

CHRISTOPHER DI OMEN

Contes,
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Lévis, Québec, 2010, 126 pages,
Illustré par Françoise Bardin Borg
ISBN 978-2-89612-352-0

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.3.htm>

→

Du même auteur

Mes ami(e)s – Opuscules d'un Auteur

CHRISTOPHER DI OMEN

Opinions

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2011, 124 pages.

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.4.htm>

Le monstre – Un schizophrène d'occasion

CHRISTOPHER DI OMEN

Roman,

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2011, 82 pages.

ISBN 978-2-89612-376-6

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.5.htm>

i VS Omën – Laissez-moi vous raconter

CHRISTOPHER DI OMEN

Nouvelles

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2011, 114 pages.

ISBN 978-2-89612-377-3

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.6.htm>

Mes ami(e)s – L'amitié ça se construit

CHRISTOPHER DI OMEN

Biographies

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2011, 80 pages.

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.7.htm>

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

i@omen.me

*Portail de Christopher Di Omen
sur le site de la Fondation littéraire Fleur de Lys*

<http://manuscritdepot.com/a.christopher-di-omen.htm>

Site Internet personnel de Christopher Di Omen

<http://www.omen.me/>

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

<http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm>

Achevé en

Juin 2011

Édition, composition et distribution

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique
contact@manuscritdepot.com

Site Internet
<http://manuscritdepot.com/>

Imprimé au Québec à compter de

Juin 2011

Le monstre

Le monstre est mon sixième livre. Je suis schizophrène. Ma maladie, je ne la considère pas comme un handicap, malgré que parfois oui. Les images qui me viennent dans la tête durant des psychoses me sont très utiles en tant qu'auteur. Je m'assume entièrement dans ma maladie. J'espère à ma façon démystifier mon mal et mieux faire accepter mes semblables. Mon quatrième livre *Mes ami(e)s – Opuscules d'un auteur* n'a pas intéressé ma maison d'édition.. J'ai très mal pris ce revers et je me suis remis en question. Je me suis rappelé de mes débuts, lorsque j'avais écrit deux pièces de théâtre pour enfants. Le bonheur que j'avais ressenti en regardant l'émerveillement dans le visage des petits lorsqu'elles ont été jouées au Salon du livre de l'Outaouais m'a donné l'idée d'écrire un livre pour eux, pour retourner à mes racines. Ce que j'ai fait dans mon cinquième livre *i VS Omën*. Mais à la fin de ce livre, j'ai été pris d'un grand chagrin. Celui de savoir que deux de mes amis ne le liront jamais. C'est leur histoire et celle de leur monstre qui m'ont inspiré la première nouvelle. Ce monstre prétend être schizophrène et avoir fait une psychose. Ce que prétend aussi le monstre de la deuxième nouvelle. Cette facilité qu'ont tous ces personnages immondes à vouloir tous se faire déclarer fous dans le but de passer un séjour dans un hôpital plutôt qu'en prison. C'est ce que je cherche à porter à votre attention avec ce livre. Ces histoires romancées sont basées à 95% sur des faits qui se sont réellement produits. J'ai changé les noms et les dates pour éviter les poursuites et protéger les survivants.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Pionnier québécois de l'édition en ligne avec
impression papier et numérique à la demande

<http://manuscritdepot.com/>

ISBN 978-2-89612-376-6